

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE	
Un An.....	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un An.....	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

Encore en Assises

Trois ans de prison à un troubade de Reims

Son Crime? Avoir lu le *Père Peinard*!

LE MONT-DE-PIÉTÉ



Infamies!

Ohé! les conscrits, c'est à vous que je veux dire deux mots aujourd'hui. L'occase est chouette: justement voilà le tirage au sort qui se manipule.

Turellement, vous allez profiter du coup pour vous salir le nez. Foutre, si vous ne faisiez que vous poivrer, c'est pas bibi qui la trouverait mauvaise. Allez, les enfants on est jeunes, c'est pour s'amuser un brin.

Au fait, rigolez-vous tant que ça au tirage? Vous braillez ferme dans les

rues, vous lichez encore mieux chez les bistrots..... M'est avis que tout ça, c'est plus pour vous étourdir et pour oublier vos emmerdements, que par véritable gatté.

Mais, c'est pas là-dessus que je veux vous entreprendre.

Croyez pas non plus que j'aie l'intention de vous pistonner, vous disant que c'est une honte d'être troubade et que vous feriez bougrement mieux de décaniller de France,

Non, foutre!

Je ne veux pas non plus vous ren-gagner que si vous allez au régiment, et qu'un jour maudit on vous commande « feu! » sur le populo, c'est sur les bandits qui vous commanderont qu'il faudra tirer,

Non plus, foutre!

Les marchands d'injustice jubile-raient trop, du coup; illico, ils saisi-

raient l'occase pour me bassiner. J'y fais pas, nom de dieu!

Mon intention est tout simplement de vous foutre sous le blair quelques unes des abominations de la caserne.

Craignez rien, je ne ferai pas de phrases ronflantes. Les fourbis que je vas dégoiser ont bougrement plus d'éloquence que bibi.

★ ★

Or donc, je commence :

Vous connaissez l'histoire de Gillot, le galonné de Béziers? Allez, le salaud n'est pas seul à martyriser les pousse-cailloux: il a bougrement des imitateurs. Jugez-en:

A Angers, lundi dernier, les recrues manœuvraient, place des Arts, sous la surveillance d'un adjuvache. Un jeune troubade se remuait avec peine; au lieu de lui demander quoi

qu'il avait, l'adjuvache le flanque avec un cabot, qui, « pas gymnastique, marche ! » lui fit faire trois quarts d'heure de cet exercice pour le dégourdir; si bien, qu'à un moment le pauvre fieu, esquinaté, s'affale comme une masse et tourne de l'œil.

Vous croyez que l'adjuvache s'occupe du malheureux ? Ah ouat ! Il continue à faire poirotter les autres.

Après avoir été une dizaine de minutes sur le flanc, le pioupiou reprend ses sens et cahin caha se trainaille jusqu'au parapet du quai où il s'appuie, pâle comme un mort.

Un bon bougre qui avait vu cette manœuvre s'approche du pauvre diable qui lui répond en bredouillant. Voyant ça, le civelot galope chercher un médecin; celui-ci s'amène, déclare le troubade salement malade et fait un billet pour l'hôpital.

L'adjudant avait tout de même fini par s'occuper de sa victime. Il prit un sapin et alla demander un brancard à l'hôpital, le pioupiou ne pouvant plus faire un mouvement.

Nom de dieu, m'est avis que si le gas en réchappe, — ce qui n'est pas sûr ! — il ne portera pas les galonnards dans son cœur.

Ohé, les Conscrits, quoi que vous en dites ?

Du pareil au même, à Lyon, cette fois : ça s'est passé à la caserne de la Part-Dieu, y a quinze jours.

Une floppée de bleus du huitième cuirassiers étaient au manège. L'un d'eux, nommé Vager, s'était déjà foutu plus d'une fois par terre, en essayant de monter à la voltige, c'est à dire au galop du canasson.

Le sous-off rouspétait, nom de dieu ! « Espèce de salop, de propre à rien... » qu'il rognait. Turellement, le mufle ne s'en est pas tenu aux engueulades.

Au bout d'un moment il se fout à tarabuster le pauvre Vager.

Chaque fois que le malheureux soldat tombait de cheval, le sous-off le relevait à grands coups de chambrière. Une fois relevé il le poursuivait, et aïe donc ! je te cogne et je te cogne, jusqu'à ce que le troubade fut arrivé à s'accrocher à nouveau à la crinière de son canasson.

Ohé, les Conscrits, quoi que vous dites de ça ?

Et savez-vous ce qui arrive ?

A se voir maltraiter ainsi, le désespoir empogne les troubades. Ils voudraient lâcher la caserne, foutre aux chiottes les guenilles d'esclaves dont on les a frusqués.

Ils n'osent pas, nom de dieu !

Ils se font une montagne de cette évasion, se figurant qu'il y a une complication du diable et qu'à chaque coin de rue un cogne va leur sauter à la gargamelle et les reconduire au bain.

Alors, ils restent troubades ?

Que non pas ! Ils s'évadent d'une autre façon. Ne se sentant pas assez de moëlle pour se rebiffer carrément ils désertent dans la mort. C'est une mauvaise minute à passer...

Bien malin qui saura jamais le chiffre des suicidé en caserne ! Ces choses-là, ça s'étouffe : à peine si on en apprend un par-ci par-là.

Dans les premiers jours de janvier à Biskra, c'est un spahi qui se faisait sauter le caisson devant une église.

C'est peu plus tard, à Perpignan, c'est un lignard qui se déchargeait un flingot dans la bouche.

A Bône, c'en est un autre qui s'étant raté un coup, a repiqué au truc et s'est pendu pour de bon.

A Limoges, c'est un vitrier du 21^e, Pierre Duclaux qui s'est accroché à une poutre dans le hangard aux voitures.

A Reims, la ousqu'il y a le fameux colon dont je vas parler tout à l'heure, y a eu deux suicides depuis l'arrivée des bleus.

Nom de dieu, là, en plus des suicides y a des chiés de gars qui ont déserté carrément. Combien ? Vous êtes trop curieux ! Ça, c'est le secret du colon : mettons une quarantaine si vous voulez.

Mais aussi, foutre, le colon du 132^e a tout fait pour que les gas en viennent là.

C'est lui qui, dernièrement, pistonait les troubades pour qu'ils dénoncent les copains lisant le *Père Peinard*.

C'est dégoutant un truc pareil : pousser à la mouchardise.

C'est arrivé : un pousse-cailloux en a reluqué un qui lisait le canneton et a été assez bourrique pour le dénoncer. Le bon fieu a passé au Conseil : Il vient de paumer TROIS ANS de prison.

Horrible ! Horrible ! Je crois qu'on pourrait farfouiller six mois dans les plus infectes pourritures, sans trouver rien d'aussi abominable.

Sous l'Ordre Moral les républicains gueulaient quand on foutait un pioupiou à la tôle, pincé à lire un de leurs canards.

La tôle, c'est pas TROIS ANS !



L'IMMONDE PIÉTÉ

DE PARIS

Nom de dieu ! je l'ai assez souvent ren-gagné : chaque fois que les Jean-foutres de la haute font des mamours au populo, c'est pour mieux lui roustir sa belle galette.

Ils ont collé un nom espatrouillant à leur fourbi de voleurs ; ils appellent ça de la philanthropie.

Faut pas qu'ils se montent le bourichon ; on n'y coupe pas dans leurs flambeaux à la manque.

Zut ! cré tonnerre, on sort d'en prendre ! On a été bougrement purgés, avec tous ces flanches à la rhubarbe et au sené.

Soupe de la philanthropie des richards ! On sait de quoi il retourne ; c'est kif-kif le vol à la tire, autrement dit le cambriolage autorisé.

Un des traquenards où on nous pince le mieux, bougrement mieux qu'on ne choppe la queue d'un renard, c'est cette sale turne ousqu'on a foutu pour enseigne « MONT DE PIÉTÉ. »

Mille bombes ! il serait temps que ces maudits richards à tronches de fouines nous foutent la paix.

Il y a longtemps que nous gueulons : « Assez d'estampage ! » Mais, c'est pas nous qu'on écoute : les grinches de la haute trouvent que nous ne sommes jamais assez volés : ils nous plument, nous écorchent et, si on ronchonne, ils nous foutent à un autre clou que leur clou philanthropique.

Quel est le prolo qui ne sait pas quoi que c'est que le Clou ?

Il serait rien bidard le gonçe assez à la hauteur pour n'avoir jamais poussé une visite à *ma tante*. La sale garce, ce qu'elle vous écorche, nom de dieu ! Pour vous coller dans la panade, rien de tel : c'est une tante bougrement plus rosse que deux belles-mères.

Triste voyage que celui du Clou ! On commence par porter à la sale vache les quelques bricoles de petiote valeur. Ça y file, hélas ! C'est un sacré engrenage qui vous embobine vite ; quand on y a mis un doigt, tout y passe, mille sabords !

Vient un moment où on retourne au guichet pour porter non seulement la pelure des jours de fête, mais aussi la couverture du plumard, les draps de lit, sans compter la laine des matelas, — quand on est assez douillard pour en avoir un !

C'est alors qu'on a le cœur triste, et qu'on baisse la tête en arrivant à la boîte.

Car, plus souvent qu'on ne voudrait, les birbés vous remballent : quand ils sentent qu'on est vidé, qu'on est réduit à la mistoufle, c'est alors que ces philanthropes se font chameaux : ils envoient le pauvre bougre dinguer, lui et ses frusques.

Ah ! ils se foutent pas mal que le malheureux n'ait pas de croustille à foutre aux gosses et à la ménagère.

Au contraire, ils profitent de la mistoufle des déchards pour se payer une tranche de rigolade, en étalant leurs quatre chiffons.

On dirait que leurs doigts c'est des pin-

cettes, quand ils rejettent au nez du prolo les bibelots apportés, en gueulant plein la bouche : « Insuffisant ! »

Eh bien ! nom de dieu ! paraît que dans cette boutique tout ne se manigance pas aussi bien que le voudraient les flous de la haute.

A preuve, c'est qu'actuellement il y a grand chabonais, non seulement à la Volière Municipale, mais encore à l'Aquarium.

Ce qu'il y a de plus marouffant dans ce fourbi, c'est que les youtres et les jésuites qui ont l'air de se faire des yeux en boules de loto, marchent la main dans la main.

Le gros birbe du Mont-de-Piété, un tartuffe et un Escobard puant nommé Duval, pelotte le sale youtre opportuniste, nommé Strauss, un conseiller cipal qui ne rate jamais l'occasion de se ranger du côté de l'assiette au beurre.

Ah ! nom de dieu, de ce coup, gare à nos pauvres carcasses !

Oh ! ces garces de pieuvres ! C'est comme les cheveux d'Eléonore : quand y en a plus, y en a encore.

Ce qu'il y a de plus dégoutant, c'est que ces charognes-là ont l'aplomb de poser pour la vertu, — c'est dégueulasse, nom de dieu !

Et ça durera jusqu'au jour où le populo prendra matraques d'une main, triques de l'autre et cognera sur ces vieilles carcasses de jésuites et de youtres, jusqu'à ce que les salaupiauds en crèvent !

LE PREMIER MAI

Il approche, il approche, nom de dieu !

« Pas possible, que chaque bon bougre va ruminer, déjà un an que les troubades massacraient le populo, à Fourmies !... »

Comme vous dites, déjà un an ! Et les richards se gobergent toujours à nos dépens.

Qu'y aura-t-il ce premier Mai-ci ?

Ça se passera-t-il en douce comme le désirent les socialos à la manque, — ou bien y aura-t-il un grabuge sérieux ?

Là-dessus, y a pas de prédiction possible : ça dépend du vent qui soufflera, mais plus encore, de la poigne des bons bougres.

Or donc, la poigne étant kif-kif les alouettes, ne tombant pas rôties dans la gueule, c'est à nous de se donner des biceps : que dans chaque patelin, petit ou gros, les zigues d'attaque se grouillent dare dare, et ça ronflera, nom de dieu !

Y a pas à récriminer sous le prétexte que la gouvernance étant prévenue trente-six mois d'avance, va se foutre sur ses gardes.

Comme je l'ai dit pour le coup de Chambard de Xérés, les campluchards andalous savaient très bien que les jean-foutre de la haute n'ignoraient pas le riche flambeau qui se mijotait et prenaient des précautions.

Mais, les gas savaient aussi, que si les jean-foutre ouvraient l'œil, les prolos ouvraient l'oreille, — de sorte qu'en fin de

compte il aurait mieux valu pour la Sociale qu'on tambourine d'un bout de l'Espagne à l'autre, que telle nuit, à telle heure, les paysans andalous voulaient donner l'assaut à la ville de Xérés.

« La gouvernance aurait manœuvré ferme pour faire rater le coup... » C'est très vrai, nom de dieu ! Mais à côté de ça, faut se dire que, sûrement, des chiées de bons bougres, ragaillardis par la bonne nouvelle, auraient eu l'envie de donner un coup d'épaule aux culs-terreux andalous, — et se seraient payé leur envie, foutre !

Y a pas, avec la trifouillée de télégraphes, de téléphones, de chemins de fer, tout le micmac de l'administrance, c'est de la couille que d'espérer surprendre les jean-foutre.

Le temps des conspirations est dans le siau, nom de dieu !

A l'époque où l'on voulait simplement foutre un roi, ou un président, dans la merde, quelques camaros bien décidés pouvaient espérer réussir.

Au jour d'aujourd'hui, il ne s'agit plus de couillonades de ce calibre. Ce que nous voulons, c'est foutre à cul toute cette garce société actuelle : bouffe-galette, juges, ministres, curés, proprios, richards, patrons, — toute la sacrée séquelle, quoi !

Pour un turbin pareil, faut que le populo y foute hardiment les quatre doigts et le pouce, sinon, y a rien de fait.

Eh bien, la manifestation du 1^{er} mai a ça de rupinskoff, qu'elle habitue les prolos de tous les patelins à agir de concorde sans s'être entendus à l'avance.

Au temps où les bons bougres attendaient le signal des chefs, y avait pas besoin de tout ça.

Aujourd'hui, c'est plus ça — heureusement, sacré pétard ! Le populo marche tout seul, quand ça y dit, et sans signal. Or donc, il a bougrement raison de s'habituer à manœuvrer par grandes foulititudes. Bon exercice que ça !

Le premier mai a été jusqu'ici comme une espèce de gymnastique : on s'essayait à foutre tous en chœur des coups de pied dans le cul des richards.

Y a pas à barguigner, quand on sent que tout autour de soi, il y a des gas qui se remuent, ça donne du nerf, nom de dieu ! On est plus d'attaque et on boude moins à la besogne.

Ce jour-là, ne pourrait-on que se sentir les coudes d'un bout du monde à l'autre que ça serait déjà galbeux.

Mais, y a plus, mille bombes ! Ce jour-là, le populo rue dans le brancard plus que de coutume. S'il ne peut pas démantibuler pour de bon le harnachement, du moins il le secoue bougrement.

C'est ce qui a eu lieu y a deux ans.

C'est ce qui a eu lieu l'an dernier en plus bath aux pommes.

Et, nom de dieu, j'espère bien que c'est ce qui aura lieu cette année-ci en plus mieux encore.

Oui, foutre de foutre !



WATRINADES

C'est à Marseille que s'est passé le riche flanche que je vas dégoiser aux copains.

Pour commencer que je vous dise que la fabrique Fournier dans le quartier Mauron, est un abominable bague où les prolos sont bougrement plus mal qu'en Centrale.

La turne a d'ailleurs des faux airs de prison, nom de dieu ! Y a des grands murs tout autour, que c'en est rudement pas gai. A l'intérieur, y a une chapelle, plus un fourneau économique tenu par des garces de bonnes sœurs.

C'est dire que la ratichonnerie fait là-dedans la pluie et le beau temps.

Malheur aux bonnes bougresses qui, tous les jours, ne vont pas poirotter à l'église : elles sont saquées vivement.

Celui ou celle qui veut être embauché doit aller trouver tout d'abord le curé ; si c'est une donzelle, et que sa trombine revient au cléricochon, elle est embauchée illico. Sans lui, c'est réglé, y a pas même d'entrer au bague !

Cré pétard, je m'aperçois que je détaille. Au lieu de parler de watrinade, c'est des saloperies que subissent les prolos que je jaspine. Venons en donc au fait :

Un bon bougre, nommé Peduzzi, qui turbinait au bague Fournier depuis un sacré bout de temps, fut saqué y a quelques semaines. Il avait, comme tous les camaros, enduré les mille misères qu'on endure dans cette sale usine : les engueulades, les amendes..., la sainte chierie des contre-coups.

Aussi, nom de dieu, il ne les portait pas dans son cœur, les maudits garde-chiourmes !

Foutu à la porte, il chercha du turbin de droite et de gauche. N'en trouvant pas, il radina chez Fournier, suppliant qu'on ne le forçât pas à crever la faim. Au lieu de l'écouter, les jean-foutre du bague se payèrent sa tête, se le renvoyant de l'un à l'autre, kif-kif une balle. A la fin des fins, on l'expédie chez le curé qui ne veut rien savoir, et le fout dehors comme un chien galeux.

Dame, à ce jeu-là la colère empogne le bon bougre. Et comme c'est un zigie qui a du poil au ventre, il rumine une riche vengeance.

Il dégotte un fusil à piston, loue une carrée juste en face le bague Fournier, et à l'heure où il savait que les contre-coups sortaient ou entraient, se fout à l'affût derrière la fenêtre : « Le premier des quatre qui passe sera le bon, rumine Peduzzi. Ils sont tous aussi crapules l'un que l'autre... »

Son poirotage ne fut pas long, nom de dieu ! Au bout d'un moment : pif-paf !...



le gas tirait ses deux coups, et mouchait salement un des birbes : une balle lui cassait un abattis, si bien qu'on a dû lui amputer le bras ; quant à l'autre, elle écrabouillait sa montre dans la poche de son gilet. Cette sacrée toquante lui a sauvé une belle mise, tonnerre !

Vous voyez d'ici le fouan, nom de dieu ! Turellement, on reluqua vite d'où étaient partis les coups. Si bien que quelques andouillards, entre autres un bistrot et un contre-coup, histoire de faire du zèle, grimpent l'escalier et veulent enfoncer la porte : « Bougres de feignasses ! gueule Peduzzi, y a donc pas assez de sergots pour faire la police ? Faut encore que vous vous en mêliez. Foutez-moi le camp de suite, sinon, j'ai encore deux balles dans mon flingot : elles seront pour vous... »

Les types ne se le sont pas fait répéter : ils ont décanillé dare dare.

Quoique ça, le gas a été empaumé et foutu au bloc.

Turellement, j'ai pas besoin de dire que les torche-culs bourgeois ont prouvé clair comme du jus de chique que le contre-coup mouché est un riche fieu, — tandis qu'ils agonisent le justicier de sottises.

Ils font leur métier, nom de dieu ! Y a qu'à les laisser dire et se boucher le nez.

* *

Et de deux, nom de dieu !

Ce coup-ci ne s'est pas passé en France, mais il est trop chouette pour que je rate de le foutre sous les quinquets des copains :

C'était aussi dans les premiers jours de janvier, en Italie, à Favara, un patelin oùsqu'il y a des mines.

Sur les huit heures du matin, une vingtaine de mineurs, qui devaient percher comme qui dirait aux environs, arpentaient la route, se rendant au turbin. Dans le tas y avait deux contre-coups.

Voilà qu'à un coin du chemin, une dizaine de zigues se dressent sur le bord : « Ohé, vous autres, les camaros, mettez-vous de côté, vivement, c'est pas à vos carcasses qu'on en a... » Aussitôt fait, mes loustics alignent leurs flingots sur les deux nouveaux Watrin, et, pan, pan, pan !... ils les foutent par terre comme des cochons.

* *

Hein, les camerluches, c'est du nanan que je vous jaspine !

Pardienne, je sais bien qu'il y a des pleurnicheux qui la trouvent mauvaise : « A quoi ça sert ? qu'ils rengainent. Qu'on crève un contre-coup, un singe... qu'on en crève dix ou vingt, ça ne change rien à la mistoufle du populo. Faut s'en prendre aux institutions, et pas aux hommes... »

Les institutions, mon bonhomme, je voudrais bien savoir comment ça se bricolerait s'il n'y avait pas des jean-foutre pour les faire manœuvrer ?

C'est comme qui dirait un chemin de fer oùsqu'il n'y aurait ni chauffeurs, ni serre-freins... une fois le charbon brûlé, la chaudière vide, un gosse lui ferait la nique.

Turellement, ce n'est pas la watrinade

d'un jean-foutre, ni de dix, qui nous donnera ce qu'on souhaite,

N'importe, c'est un petiot commencement : primo, c'est des bons exemples ; deuxième, ça donne de l'espoir aux prolos qui voient qu'on n'est pas tous avachis ; troisième, ça fout la chiasse aux grosses légumes.



CHEZ LES MINEURS

C'est des gueules noires du Pas-de-Calais que je veux jaspiner.

Depuis la dernière grève, vous vous souvenez, les camaros, celle qui s'est finie y a deux mois par l'arbitrement ? — eh bien, nom de dieu, depuis cette grève les gas sont exploités pire qu'avant.

Tellement, mille bombes, que la journée qui avait été diminuée d'une demi-heure vient d'être rallongée d'une heure.

Bénéf : une demi-heure à abattre en plus !

Pas besoin d'ajouter que le bon bougre qui ronchonne a vite son compte : on lui fout un billet de quinze jours pour son livret.

Y a même pire, sacré pétard ! C'est par fournées que les Compagnies foutent les mineurs à la porte. L'autre jour celle de Béthune a saqué une cinquantaine de bons bougres.

Les copains ont rouspété. Dame, y avait de quoi, nom de dieu !

Hélas, ça n'a pas duré, les manigances de Lamendin les ont calmé : « Je vas écrire à Basly, qu'il a braillé, il ira trouver le ministre : faudra que ça ronfle !... » Oh, là là, pauvres serins ! Si le ministre s'occupe de quèque chose, c'est pas des mineurs. Voyons, c'est pas son métier ! On l'a foutu en place pour voler le populo, pour le faire fusiller s'il rogne, — et non pour le protéger.

* *

Y a pas, mille tonnerres, ce qui fait le malheur des bons bougres, c'est leur confiance en Basly et Lamendin.

Deux riches peigne-culs, ces deux mufles !

Basly, lui, est maintenant arrivé : il a sa patée tout à fait assurée. Moins veinard, quoique aussi bourrique, Lamendin ne fricotte encore que dans le syndicat des mineurs.

Ayez pas peur, on va lui trouver un bon ratelier ! C'est même à moitié fait : un bouffe-galette ayant dévissé sa pomme il est bougrement question de foutre Lamendin à sa place. Comme l'oiseau est dans la manche de Constans-le-Massacreur le fourbi se mijotera en douce.

Pour un peigne-cul le mossieu ne se mouche pas du coude. C'est ainsi qu'il y a une dizaine de jours, dans une réunion qui a eu lieu à Liévin il s'est rudement passé de la pommade. Y avait de quoi en faire ronfler un hippopotame, m'écrit un copain.

D'abord, il n'en finissait plus sur le mal

qu'il se donne pour le bien-être du populo. Quand il a eu bien rengainé là-dessus il a demandé si on était consentant à ce qu'il se porte dépoté, comme candidat de protestation contre les exploités.

Et tous les mineurs, soulés qu'ils étaient par son discours, de dire : « oui, oui, oui ! »

Ensuite, il complimente Constans-la-Vache, qu'il traite de bon garçon parce qu'il a aboulé cinq billets de mille aux mineurs du Pas-de-Calais. La belle foutaise, c'est notre belle galette qui danse : le sa-laud fait le généreux à bon compte !

Comme il fallait finir, Lamendin a eu le toupet de conclure qu'une fois qu'il ne sera plus secrétaire général du syndicat les ouvriers le regretteront bougrement.

Mon vieux cochon, tu te gourres ! A force de faire des saloperies les mineurs verront clair dans ton jeu.

Tu sais, tu n'es pas le premier renégat, — donc on sait de quoi il retourne.

Puisque j'en suis à dégoiser sur les mineurs, un mot à propos de l'écrabouillage de Saint-Etienne :

Il paraîtrait qu'il est prouvé que toute la faute retombe sur les grosses légumes de la Compagnie. Voici comment : le feu est à la mine ; turellement y avait des barages qui isolaient l'incendie des nouvelles galeries. Seulement les barrages étant mouchés et mal entretenus (tout ça pour faire des économies), le feu a traversé : c'est ce qui a amené l'explosion de grisou.

Peut-être bien que les ingénieurs et quelques gros salauds de la Compagnie vont passer en correctionnelle.

Nom dn dieu, je parie tout ce qu'on voudra qu'ils s'en tireront sans avaros, — attendu que les juges ne font jamais de rosseries aux richards.

COUPS DE TRANCHET

Bien rivé. — Boulevard Sébastopol, l'autre matin, un galonnard hèle un cochon ; au lieu d'écouter, le gas fouette son canasson.

— Va-tu t'arrêter, sale colignon ! que gueule le galonné.

Et le cochon de rebiffer : « Ferme ta boîte, eh, Anastay !... »

Bien envoyé, pas !

* *

Dégoutation. — C'est y donc, nom de dieu, que les ratichons attachent le bouffe-galette Lafargue avec des saucissons ? On le croirait à voir ses frasques.

Les petites réunions ou on s'engueule gentiment entre ratichons et socialos à la manque continuent.

La dernière vient d'avoir lieu à Toulouse.

L'ensoutané qui faisait la réplique au paillase Lafargue a déclaré que Jésus avait été collectiviste avant M. Guesde.

En 93, on avait servi au populo Jésus sans-culotte.

En 48, Jésus de Nazareth premier représentant du peuple.

Aujourd'hui, voilà qu'on veut rescussiter cet animal et en faire un *collecto*.
Nom de dieu, ça vient trop tard : on sort d'en prendre.



LES COLIGNONS DE L'URBAINE

Elle marche toujours, nom de dieu !
Si les grévistes tiennent le coup, c'est grâce aux camaros qui turbinent et qui, sans façon, aboulent le boni qu'ils font depuis la grève.

Dans un autre métier ce truc là ne serait pas possible. Aussi, mille tonnerres, faut constater le chouette fourbi, mais non en conclure qu'on doive faire pareil.

Ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère, les colignons. Foutre non ! A preuve la déclaration d'une trifouillée du Dépôt des Batignolles, ousque les gas ont carrément dit « qu'ils ne céderont que morts ou victorieux et que, si un Judas se trouve parmi eux, ils jurent de l'exécuter !... »

Cré pétard, c'est rupinskof ! changez pas de main les camaros.

DANS LES ARDENNES

Nom de Dieu, dans le bagne Corneau, à Charleville, la situation n'est pas bonne pour les ouvriers.

L'usine se remplit petit à petit ; les sales mufles d'exploiteurs viennent d'écrire à une floppée de mouleurs, leur disant de venir chercher leurs outils et de foutre le camp. Turellement, les gas sont triés sur le volet.

Voyant ça, un copain, histoire de se payer leur fioole, a cité Deville et Paillette aux prud'hommes. L'affaire est remise au bureau général.

Mais le plus rigolboche, c'est que, dimanche, tous les conseillers prud'hommes possibilos étaient convoqués au bureau de la rue de Gonzague.

Espatrouillant ! Savez-vous de quoi il s'agissait ? De prendre des mesures pour empêcher quelques copains qui avaient l'intention de botter le cul à Deville et à Paillette, de foutre leur intention en pratique.

En effet, la boîte était gardée par la rousse et les cognes étaient prévenus. Nom de dieu, c'est mouche de voir des socialos, si lavaudistes qu'ils soient, faire signe à la rousse pour protéger des patrons !

Y a une chose qu'il faut que je dégoise aux copains : L'an dernier, l'hiver fut bougrement dur pour le populo. Pour se donner des airs de philanthrope, le fameux Deville avait bricolé un comité de secours de la presse dans lequel il s'était collé président.

Tous les pauvres bougres le reluquaient comme un bienfaiteur. En ce moment, il n'hérite pas à fermer sa boîte et à foutre des tripotées de familles dans la mistoufle, histoire de réduire les salaires.

Bon dieu ! quand on apprit que Bigel avait collé un pétard sur la fenêtre de sa piole, c'est à qui gueulait contre lui.

Aujourd'hui, les idées sont changées. Ceux qui murmuraient disent carrément. « C'est dommage que le pétard ait raté ! »

Mais, vrai de vrai, ce qu'il a de mouche, c'est de voir les prud'hommes socialos prendre des mesures pour protéger les de Deville et Paillette. C'est à croire qu'il veulent leur licher les fesses.

Eh ! Clément, quoi que vous en dites de vos élèves ?

Dernier Tuyau

Au moment ousqu'on va tirer le numéro, voilà que radine un nouveau torche-cul.

Le copain Dejoux est assigné en cour d'assises pour le mercredi 3 février à 11 heures, à la Cour d'assises du Palais d'Injustice.

C'est le n° 149 qui a fait rognier les fouille-merde.

Paraît que dans le dernier numéro y a des provocations au meurtre.

Primo, dans le premier article sur le TERME.

Deuxièmo, dans le flanche sur la Watrinade.

Troisièmo, dans ce dessin.

Au prochain numéro un plus long dégoisage.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

FOURBIS DE CURÉS

Bordeaux. — La semaine dernière j'ai gueulé contre la réunion organisée par Lafargue, Guesde et autres socialos à la manque, de moitié avec les raticions.

Dans cette réunion les cléricochons ont pu dégobiller leurs menteries tant qu'ils ont voulu. Mais, quand le copain Liard et d'autres anarchos jaspiner à leur tour, on leur a bouché la gueule.

C'est ainsi que les socialos à la manque appellent la liberté : ils marchent avec les raticions, et cognent sur les anarchos.

A la suite de cette réunion les copains en ont emmanché une autre, ousqu'ils ont convoqué tous les farceurs, depuis Lafargue jusqu'aux raticions.

Un cléricochon a seul répondu à l'appel. Lss autres types n'ont pas bougé.

Eh bien, tonnerre de dieu, on dira ce qu'on voudra, c'est pas de la bonne ouvrage. C'est vrai qu'on rive chouettelement leur clou aux sacs à charbon, — n'importe, j'en pince vraiment pas pour ces prises de bec entre bons bougres et raticions.

Ça a toujours été de la couille de discuter avec les ennemis.

Quand on discute avec quelqu'un, ça laisse croire qu'il peut sortir de son sac une bonne raison.

Or, on sait bougrement bien que les curés sont farcis de malices infernales. Conséquemment y a pas à les rebiffer dans des réunions.

Y a qu'à les huer, à leur cracher à la gueule, — en attendant qu'on puisse les écrabouiller sans rémission.

MAUDIT PROBLOC

Argenteuil. — Parmi les proprios du patelin, y en a un qui est pire que les autres, me jaspine un camaro.

Ça s'aperçoit d'autant plus que le birbe est conseiller cipal, se donne des airs de radigaleux et de socialo à l'eau de mélisse des carnes. En plus de tout ça, il est une grosse légume de l'assistance publique.

Il doit descendre des Tartares, ça se voit à ssn nom et à sa dégaïne.

Y a environ trois mois un copain déménage la nuit à la cloche de bois. Grande fureur du vautre ! Il engueule les autres locatos pour ne pas l'avoir prévenu et leur fout congé à tous. Pour plus de sûreté, il colle une chaîne à la grille et laisse juste le passage d'une personne, — encore aurait-il pas fallu avoir un tonneau dans le ventre.

Le 8 janvier, quatre ménages décanilent. Deux ménages qui n'ont pas de braise à cracher à ce rapia sont obligés de rester, car il a laissé la chaîne nuit et jour.

Ils ne demanderaient pas mieux que de se tirer des flutes ! Mais le probloc veut du pognon ou les meubles.

Hein, comme il assiste bien son monde ce jean-fesse de l'Assistance publique ? Ça lui serait égal que les deux ménages s'enfilent des briques à la sauce aux cailloux, crèvent de famine, pourvu que le pognon raplique dans son gousset...

Quoi qu'il est arrivé depuis le 8 ? J'en ai pas eu de nouvelles. A ce moment-là, les pauvres bougres manquaient de turbin, — en ont-ils trouvé ?

Le maudit probloc est-il revenu à de meilleurs sentiments ?...

« Crédiu, que dit dans sa babillarde le camaro qui me conte cette dégoûtation, si c'était de moi qu'il s'agisse, j'attraperais une trique, et je prendrais un petit acompte sur le chambardement général... »

CAFARDS ET POLICE

Reims. — Y a plusieurs années, une pauvre femme devenait veuve, avec quatre gosses à la clé. Impossible de nourrir ce petit monde, surtout qu'elle gagne à peine pour becqueter elle-même.

La ville lui plaça les deux momichards à la Charité ; un peu plus tard, on lui colla les deux aînées, deux fillettes, au couvent Geneviève.

Depuis trois mois la mère se remue pour faire sortir les deux gosselines qui sont en âge de se débrouiller ; l'aînée a 19 ans et l'autre 16, — et avec ça des capacités pour tenir l'aiguille, ce qui aiderait la mère.

Voilà ousque la crapulerie éclate, nom de dieu ! La mère a été voir les sœurs, qui ont carrément refusé de lui rendre ses deux gosses. Les salopes inventent un tas d'horreurs contre la pauvre femme, l'accusent de se souler, de rester en concubinage.

Bougre de pisseuses, fumier pourri, vous devriez taire votre bec ! Si avec des pinettes, on troussait vos cotillons, cré pétard, c'est pas la chasteté qui nous aveuglerait.

Ah oui, il s'en passe de propres dans vos casernes ! Tenez, sans aller plus loin : votre vicaire qui a la langue tellement bien pendue qu'il a toujours la gueule pleine d'ordures, vous le cajolez ferme, nom de dieu !

Mais j'en reviens à la mère : la rousse a foutu son sale gniasse dans l'affaire. Turellement elle s'est mise du côté des sœurs ; le quart d'œil a fait appeler la bonne femme, lui a débité de la morale, lui disant que si elle voulait ses deux filles, on lui rendrait aussi ses deux loupiots.

Y a pas, foutre ! Cafards et policiers, c'est la même bande de charognes ; ça marche la main dans la main et ça ne vise qu'à rouler le populo.

Vous comprenez, les copains, les taupes qu'on appelle sœurs n'en pincant pas pour lâcher des gosselines de 16 ou 18 ans. C'est maintenant qu'elles turbinent le mieux ; et, vous savez, on ne se prive pas de les faire bûcher : les pauvres petiotes commencent à cinq heures du matin et veillent jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Pour finir, deux mots : primo, y a une loi sur le travail des jeunes filles, — foutaise que les lois !

Deuxièmement : les jean-foutre sont toujours à brailler que nous en avons contre la famille, — sales charognes qui donc l'assassine plus que vous, la famille ?

GARCE DE CHARITÉ

Mézières. — Faut pas croire que les bourgeois soient aussi bécasses que les dindes truffées dont ils s'emplissent les tripes.

Non, foutre ! Il leur vient des idées, quelquefois. C'est surtout quand ils en sont au pousse-café, et qu'ils reluquent la fumée de leurs gros cigares.

A ce moment-là, il leur vient plus que des idées, ça va presque jusqu'à l'attendrissement : « Crédiu, qu'ils se disent, le populo est malheureux, faudrait faire quelque chose pour les sans-travail... »

Heureusement, nom de dieu, cette sentimentalité des bourgeois dure peu : un clou chasse l'autre, — les idées c'est pareil, ... mes sacrés richards ont vite oublié leurs victimes.

Je viens de dire «heureusement», et j'ai raison, mille tonnerres ! Quand la sentimentalité des bourgeois dure, malheur à nous : y a dessous une crapulerie plus grosse que celles qu'ils nous font subir d'habitude.

A preuve ce qui se passe à Mézières : Les jean-foutre de la haute ont pris en pitié le pauvre populo, alors ils ont emmanché des travaux de charité.

« Il reste encore des bouts d'anciennes fortifs, qu'ont ruminé les salauds, formons un chantier pour aplanir ça, on travaillera 8 heures à raison de cinq sous de l'heure : les malheureux seront contents... Et comme les élections municipales approchent nous serons récompensés... »

Hein, c'est rupin comme roserie ! Sous prétexte de charité esquinter les prolos à cinq sous de l'heure, et l'idée de derrière le citrouillard : le coup de réclame électorale !.....

Turellement il fallait pour le chantier un bon contre-coup à la hauteur, un conseiller cipal l'a dégotté : « Grâce à une gironde typesse qu'il admirait et qu'a imposé son homme, disent les mauvaises langues.

Toujours est-il que le chef de chantier mène les ouvriers comme des forçats, ils

en endurent de toutes sortes ; ainsi, pour une minute de retard, ça ne rate pas : une heure en bas, ran !

Elles sont déjà si bien payées ces maudites heures, faut en plus qu'on vous les rabotte.

Oh mais, y a des gas à poil sur le chantier, nom de dieu ! Le garde-chiourme trouve à qui parler. C'est ainsi que l'autre jour un copain lui a foutu son poing sur la gueule.

Bon truc, tonnerre de dieu ! Pour faire baisser le caquet à un exploiteur, il est plus pratique de lui foutre les poings sur les yeux que les points sur les i.

A L'USINE A GAZ

Nantes. — Un bon bougre de l'usine à gaz me jaspine des crapuleries qu'on endure dans ce bagne.

Toujours emmerdés par des chefs d'équipe, qui se relayent de jour et de nuit, on n'a pas une minute à soi. Et ils ne se contentent pas de cramponner les ouvriers, en plus ils font des ragots : c'est les mouchards de la direction.

Ils traitent les pauvres bougres du haut en bas ; s'il y en a un qui se rebiffe le chef d'équipe rabat des oreilles et s'en va au bureau trouver le contre-maître. L'affaire de l'ouvrier est claire ; nom de dieu ! Des fois, on ne lui dit rien, mais il ne perd rien pour attendre. Au bout de trois ou quatre jours, même de huit, on le fait passer là où les maçons n'ont pas mis de pierre, — par la porte, quoi !

Pas besoin de dire que tous ces salauds depuis les chefs d'équipe jusqu'au directeur, ont le Père Peinard dans le nez. Malheur au camarade qui aurait l'aplomb de sortir le caneton dans l'usine, on lui foutrait vivement son sac !

Bast, ça n'empêche pas les sentiments. Aussi, les gas de l'usine se jurent bien qu'au moindre coup de chambard on rigolera un brin.

Selon qu'on sera en hiver ou en été, ils mettront tous les chiens de garde, soit à se chauffer les doigts de pieds dans les fourneaux, soit à se baigner, dans le canal à côté.

Bricoles de l'Etranger

Un camarade m'envoie quelques tuyaux sur des machines qui se passent en Russie et en Autriche. Nom de dieu, ça vaut la peine que je le foute sous le blair des copains :

Tout d'abord il me jaspine sur les traitements qu'on fait endurer aux zigues d'attaque qui se rebiffent contre le gouvernement. En Russie, à la forteresse de Pétrobouloff, un condamné a cassé sa pipe dernièrement. Ou plutôt les gardiens la lui ont cassée : son corps était guère qu'une plaie et ils lui avaient enfoncé douze côtes.

Hein, voilà du bon turbin pour des gaffes ? Ah, y a pas besoin d'aller en Russie pour voir assassiner des prisonniers, ça se passe tous les jours en France.

Rn Bohême, un patelin qui est dominé par l'empereur d'Autriche, y a des floppées d'anarchos. Turellement les grosses légumes ne les laissent en liberté que quand ils ne peuvent pas faire autrement.

Deux gas, nommés Mbéko et Horotlik viennent de sortir du bagne, on les a in-

ternés dans des villages où ils ne sont pas foutus de gagner leur vie. Mais, ça c'est rien ! Ils racontent que pour leur copain, nommé Pryzafot, qui a tiré huit ans de travaux forcés, plutôt que de le refoutre en liberté les bandits de la haute l'ont fait passer pour mort et l'ont enterré à moitié vivant.

Autre chose, les aminches ont peut-être reluqué dans les grands quotidiens que le populo crève de famine en Russie.

Y paraît que c'est d'un triste à fendre le cœur ! Tandis que le tzar fouetteur de femmes se soule à Pétersbourg, les paysans mangent de l'herbe, de la terre, n'importe quoi !

Y en a même qui ont été jusqu'à déterrer les morts !

Turellement, tous ces malheureux ne sont pas disposés à se laisser crever de faim. Aussi dans des endroits y a des bandes de paysans qui se forment, et les gas ne se gênent pas pour piller les petites villes où ils peuvent arriver.

L'emmerdant, c'est qu'ils sont trop loin de Pétersbourg la capitale.

C'est y donc qu'il manque du blé et de tout le reste ? Non foutre ! Seulement comme toujours et partout, c'est les richards qu'en profitent : ils accaparent tout et se foutent que le populo crève.

Je veux bien que dans quelques endroits la récolte ait été mauvaise, mais comme à côté y a de l'abondance, il n'eut pas été difficile d'empêcher la famine.

Les grosses légumes se foutent bien de ça ! Que le populo crève ou vive c'est le cadet de leurs soucis, — pourvu qu'ils puissent faire bombance, après eux la fin du monde.

Vrai, les jean-foutre de Russie sont faits pour donner la patte aux républicains de France : l'alliance franco-russe est réussie, — c'est crapule et compagne.

Depuis que Sa Jean-Foutrerie Carnot fait des mamours au tzar, la liberté règne en Russie, que c'est un vrai beurre.

On force les juifs à se convertir, et ceux qui ne veulent pas on les foute dehors.

Turellement, y a pas besoin de vous dire, les aminches, que c'est les juifs pauvres, et non pas les gros youtres, filous et banquiers qu'on fait décaniller.

Les youtres de France trouvent ça très chouette, ça leur permet de faire les charitables et de se faire mousser sous prétexte de secourir les émigrés.

Le roi des grinchés en est ; mais celui qui fait le plus de fouan avec ça c'est le baron Hirsch, un bon à tuer, que je n'ai foutre par besoin de recommander.

Quand les pauvres bougres rapliquent on les embarque pour l'Amérique, en leur montant le bourrichon, leur disant qu'on les fera agriculteurs. Là-bas, ils deviennent ce qu'ils peuvent, nom de dieu ! C'est les maquignons (de bons youtres qui volent leurs copains aussi facilement que les goys) qui ont tout le bénéf.

Les émigrés sont collés dans un wagon, on les amène dans un patelin où ils sont

exploités à gogo, vu qu'ils ne peuvent pas parler la langue. C'est ainsi qu'à un endroit y a de ces malheureux qui s'esquintent à fabriquer des chemises. La semaine finie, on leur aligne juste quatre balles!

De tout ça, le baron Hirsch s'en fout. Il a voulu se faire mousser, que les émigrés vivent ou crèvent, c'est pas son affaire.

Y a d'ailleurs une chose qu'il ne faut pas perdre de vue : la garce de Société est tellement mauvaise que si, par hasard, un bien intentionné veut faire la charité, — au lieu de faire du bien, il fait du mal. J'ai déjà rengainé plus d'une fois que la charité c'est le meurtre.

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, *les Libertaires et la Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Groupe *l'Emancipation* réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

— Beaucoup de camarades ont répondu à l'appel des initiateurs du *Conscrit*. Ceux qui n'ont pas encore répondu au premier appel sont priés de se hâter, pour qu'on puisse être fixés sur le chiffre du tirage; le temps presse, le journal devant être prêt le 28 janvier.

Les camarades qui voudraient y collaborer sont priés d'envoyer la copie au plus vite, et surtout sans signer.

Ne pas oublier que c'est 3 fr. le cent à titre de propagande.

Adresser tout ce qui concerne le *Conscrit* au compagnon Charveron, 7, rue Ernestine, à Paris.

— *Les Camarades de Province* sont prévenus qu'indépendamment du journal *le Conscrit*, nous tenons des affiches intitulées : *La grève des Conscrits* à leur disposition, moyennant la somme de cinq francs par cent ou 0,10 centimes l'affiche.

On est prié d'envoyer les demandes dans le plus bref délai (nous n'avons pas besoin d'insister sur les considérants qui nous font dire « dans le plus bref délai »), à l'adresse de Raoul Rodach, bibliothécaire, 58, rue Greneta, à Paris.

— La *Ligue des Antipatriotes* se réunit tous les samedis, rue Greneta, au premier, à 8 h. 1/2 du soir.

— La *Bibliothèque anarchiste* de Paris, 58, rue Greneta, demande aux camarades de Province qui ont des livres, brochures ou collections de journaux, de bonne propagande, de bien vouloir les adresser.

La bibliothèque est ouverte tous les mercredis et samedis de 9 h. à 10 h. 1/2 du soir. — *Prêt gratuit.* — Lecture sur place et à domicile.

Cette bibliothèque naissante compte déjà plus de 400 volumes, ainsi que divers journaux étrangers.

— *L'Union de la Jeunesse socialiste révolutionnaire*, se réunit tous les samedis, Salle du gros Bœuf, 58, rue Greneta.

Reims. — Appel aux groupes de Troyes, Nancy, Mézières, Saint-Quentin et à tous les compagnons habitant la région Est et Nord-Est.

Compagnons, les anarchistes de Reims, pensant qu'il serait utile pour la diffusion de nos idées de resserrer les communications entre groupes, émettent l'idée de former une fédération embrassant toute cette région.

Convaincus qu'une libre entente pourrait amener plus de cohésion dans les rapports de la propagande, et croyant qu'une *organisation* de cette nature rendrait de grands services, invitent les groupes et compagnons de la région à s'occuper de ce sujet et à correspondre avec eux.

Pour les groupes de Mézières, Saint-Quentin, correspondre avec le compagnon Bourguier, rue Baussonnet, 29, et ceux de Troyes, Nancy, avec le compagnon Geoffroy, 56, rue Saint-Thomas, Reims, Marne.

Saint-Denis. — Samedi 30 janvier à 8 h. 1/2 grand meeting public et contradictoire.

Ordre du jour : Le boulangisme et la troisième république.

Le socialisme est le quatrième État.

L'Anarchie.

Orateurs suivants : Leboucher, Prolo, Brunet, Zévaco, Mathieu.

Clichy. — Les compagnons de Clichy et de Paris sont instamment priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 1^{er} février, à 8 h. 1/2 du soir, maison Leygonie, 95, rue de Paris.

Levallois. — Réunion de tous les compagnons, samedi 30 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mézerette, rue Gravel. — *Très urgent.*

Besançon. — Les camarades, lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, sont informés que le groupe anarchiste bisontin se réunit tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Caveau, 10, rue des Chambrettes, salle réservée.

— Le groupe anarchiste bisontin prie les groupes de la région de bien vouloir envoyer leur adresse en vue d'organiser des conférences dans la région.

Ecrire aux compagnons Reuge, rue de Vigner, 6, à Besançon.

Dijon. — *L'Endehors*, groupe d'études anarchiste, réunion tous les samedis, de huit heures à onze heures du soir, salle réservée, rue des Godrans, café de l'Industrie, 13.

Les lecteurs de la *Révolution* et du *Père Peinard* y sont invités. L'entrée est libre. Avis à tous ceux qui veulent leur émancipation intégrale. Des journaux et des brochures sont à la disposition des assistants.

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 85, rue de Bonnel. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, *L'Endehors*.

Le copain porte à domicile.

Charleville. — Les travailleurs ardennais désireux de participer à la venue d'un conférencier anarchiste dans les Ardennes, sont informés qu'une souscription est ouverte à cet effet.

Le groupe communiste anarchiste les *Sans-Patrie* de Charleville, ayant l'intention de fonder une bibliothèque anarchiste, fait appel au concours de tous les amis de l'idée, pour lui faciliter la tâche. Cette bibliothèque étant la propriété de tous sera mise à la disposition de tous, moyennant une légère redevance qui servira à l'acquisition de nouveaux ouvrages.

Adresser les fonds pour les conférences et la bibliothèque au *Père Peinard*, à Paris, ou au compagnon Thomassin, 10, rue Colette, à Mézières.

Saint-Pourçain. — Les copains qui pourraient disposer de journaux et brochures pour la propagande sont priés de les envoyer à Boutonnet, tailleur, rue Gravière, à Saint-Pourçain sur Sioule, Allier.

Brest. — Les compagnons de Brest, sentant le besoin d'organiser quelques conférences vu l'approche des élections municipales et la manifestation du 1^{er} mai, préviennent les copains de Trélazé, Bourges, Nantes, Cherbourg et toute la région, qui désireraient avoir un conférencier, de correspondre avec le compagnon Lavaysière, route de Paris, n° 3, Brest, Finistère.

Toulon. — Mme Menuti, cours Lafayette. — Mme Burle, au bas du cours Lafayette. — M. Maganet, rue de la République. — M. Gouvy, près le Palais-Neuf — Kiosque de la place Puget — et toutes les librairies de la ville tiennent le *Père Peinard*, la *Révolution*, *L'Endehors* et *El Porvenir Anarquista*.

Reims. — Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont criés dans les rues et portés à domicile par E. Hamelin, 13, rue Antonin-le-Pieux.

— Les sans-turbin sont prévenus qu'ils pourront se réunir tous les dimanches de une heure à quatre heures de l'après-midi, chez le crieur du *Père Peinard*, 13, rue Antonin-le-Pieux.

Y aura toujours des brochures et des carnets anarchos à leur disposition.

Pour les brochures de Sébastien Faure, adresser les demandes à Guillaume, 24, rue Ramey, Paris.

En vente : Féodalité ou Révolution. — L'Anarchie en Cour d'assises; affaire de Clichy. — Autorité ou Liberté. — 10 centimes chaque.

Les compagnons sont prévenus que l'Almanach anarchiste de Sébastien Faure est en vente au prix de 0 fr. 50 l'exemplaire, 0 fr. 60 franco.

Par 25 exemp. : 10 fr. et 11 fr. franco p. la poste

— 50 — 19 " — 20.25 —

— 100 — 37 " — 39 " —

Toutes demandes doivent être accompagnées du montant.

En vente chez Guillaume, 24, rue Ramey, Paris.

PETITE POSTE

Hé les copains qui avez envoyé de la brasse, merci! La petite poste passera la semaine prochaine, ne ronchonnez pas.

Les camarades qui correspondent avec le compagnon Demeuré du Mans, sont priés de de rien lui adresser jusqu'à nouvel avis. Prochainement il fera connaître sa nouvelle adresse.

Le Compagnon Fortuné de Lyon, est prié de donner son adresse à son frangin.

P. Bourges, n'ai pas d'adresse à Tunis.

H. Reims, lettre arrivée trop tard pour insérer.

LE PÈRE PEINARD

est en vente dans toutes les gares de chemins de fer.

Dépôt à Paris, chez M. Bourbier, 11, rue du Croissant.

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.

LES VOLERIES DE MA TANTE



C'est maigre! Mais aussi, les jean-foutre sont bougrement gras.